

## La pulsion de mort est culturelle selon Erich Fromm

Michel Onfray  
Université populaire de Caen – Contre-histoire de la philosophie

Dimanche 24 février 2013

De même que Reich ne souscrit pas à la ture biologique de la pulsion de mort telle que Freud la définit dans *Au-delà du principe de plaisir*, Fromm ne croit pas que la cellule porte dans son programme un tropisme vers le retour à l'état d'avant la vie, autrement dit, le néant, ce qui justifierait l'existence naturelle d'une pulsion de mort. Freud la biologise et en fait non pas une production mais un produit - en l'occurrence des cellules ; Fromm en fait *un effet* et non une cause - à savoir une sécrétion sociale et culturelle, une conséquence politique au sens étymologique.

**La mort n'habite pas l'épicentre de la vie** : la vie est plus forte que la mort, l'énergie de survie fait naturellement la loi. La pulsion de vie est première ; la pulsion de mort, seconde et secondaire : elle est «le résultat d'une défaillance dans l'art de vivre, d'une vie qui n'a pas trouvé son authenticité», lit-on dans *Aimer la vie*. On ne naît donc pas affligé d'une passion fatale pour la destruction ; on le devient affligé avec le temps, un enchaînement de circonstances, des conditions particulières - contre lesquelles on peut lutter.

Nous sommes donc naturellement doué d'une pulsion de vie et **culturellement affligés d'une pulsion de mort**. La **biologie veut la vie** ; la **société produit la mort**. Éros tient le devant de la scène mais, en cas d'empêchement, Thanatos surgit. Car : «L'individu qui n'a pas la possibilité d'être libre et de s'épanouir, qui mène une existence rétrécie, qui vit dans une classe où une société où tout est mécanique, dépourvu de vie... cet individu perd les facultés de jaillissement.

Capitalisme, misère, chômage, pauvreté, régression sociale, familles pathogènes, parents toxiques, sociétés malades, voilà ce qui explique un jour le surgissement de la passion nécrophile. Car «qui n'éprouve pas le **bonheur d'être vivant cherche à se venger et préfère détruire la vie** plutôt que de sentir qu'il n'a pas réussi à donner un sens à la sienne. Il vit certes, physiologiquement ; pour ce qui est de l'âme, il est mort». La passion de détruire devient compulsive. On naît biophile ; on devient nécrophile.

La *déconstruction du rituel de la cure* et la *critique de la finalité de la psychanalyse* s'accompagnent chez Fromm d'une radicale *mise en cause doctrinale* des concepts majeurs du freudisme.

Erich Fromm nie l'universalité du complexe d'Oedipe, récuse la nature métapsychologique de l'inconscient, met en cause la théorie des instincts, de la sexualité, des traumatismes, des perversions, il refuse le caractère biologique de la pulsion de mort, il détruit les thèses phalocrates comme l'envie du pénis chez les filles ou le complexe de castration, enfin, il tourne absolument le dos au pessimisme ontologique freudien et à ses conséquences politiques...

Fromm examine le complexe d'Oedipe pour en nier l'universalité et l'expliquer par la relation fusionnelle que le docteur viennois entretenait avec sa mère.

Dans l'*Abrégé de psychanalyse*, un texte qui ramasse l'essentiel de ses découvertes en 1938, Freud entretient «de l'héritage archaïque, résultat de l'expérience des aïeux que l'enfant apporte en naissant, avant toute expérience personnelle» (30-31) - le complexe d'oedipe en fait partie.

Fromm ne souscrit pas aux fictions d'une transmission phylogénétique du complexe d'Oedipe consubstantiel aux hommes, depuis le débat de leur humanité, jusqu'à leur fin. Disons qu'il remet le complexe d'oedipe dans son contexte : il ne nie pas l'attachement du petit garçon à sa mère, ou la fille à son père, mais, contrairement à Freud qui opte pour une lecture phylogénétique, hystérique et transcendante, sinon transcendantale, Fromm l'explique de façon ontogénétique, historique et immanente : «Le petit garçon, poussé par sa sexualité

bourgeonnante, désire sa mère parce qu'elle est la seule, ou la plus accessible parmi les femmes de l'entourage» - nul besoin d'en appeler à un souvenir immanent.

Diagnostiquant la crise de la psychanalyse, Fromm propose une médication à même de mettre un terme à cette décrépitude d'une discipline jadis révolutionnaire : il s'agit pour ce faire de penser autrement la finalité de la psychanalyse et d'en finir avec une définition strictement indexée sur la guérison des pathologies des maladies mentales, des névroses. Dans *L'intérêt de la psychanalyse* (1913), Freud écrit en effet : «La psychanalyse est un procédé médical qui vise à la guérison de certaines formes de nervosité (névroses) au moyen d'une technique psychologique (XII.89).

Fromm veut sortir de ce cadre étroit et constituer une discipline existentielle qui propose la connaissance de soi, et plus particulièrement de son inconscient, afin d'envisager une construction de soi digne de ce nom indexée sur la biophilie. Pour ce faire, il renvoie aux prophètes de la Bible, à Socrate, à Bouddha et à sa formule zen, à Spinoza, mais également à Marx, notamment à l'auteur des *Manuscrits de 1844*, Fromm trouve que ces penseurs partagent un même combat contre l'aliénation freudienne. Dans cette nouvelle configuration, la psychanalyse devient un instrument de la conquête de soi - et non, comme jadis, une technique de guérison des névroses.

À son origine, la psychanalyse s'occupe de pathologies lourdes : hystérie, névroses, psychoses, paranoïa, etc. ; aujourd'hui, constate Fromm, elle se soucie de blessures existentielles en dehors de toute maladie : «De plus en plus, la psychanalyse a attiré des gens qui étaient malheureux et insatisfaits de leur vie, qui se sentaient anxieux, vides et sans joie «de vivre», autrement dit, des personnes en quête de bien-être, soucieuses d'exprimer toutes leur potentialités, désireuses d'aimer pleinement, de surmonter leur narcissisme ou leur agressivité.

Loin de l'hystérie des origines de la psychanalyse, on trouve chez les patients contemporains des sujets qui souffrent d'insomnie, de problèmes personnels dans leur couple, leur activité professionnelle, leurs relations affectives, leur vie sentimentale, des personnes tourmentées parce qu'elles ne parviennent pas à éduquer correctement leurs enfants, qui se trouvent à l'étroit dans leur famille, qui ignorent la pathologie lourde, mais vivent mal leur présence au monde. Toutes ces revendications agissent comme des indicateurs d'une insatisfaction générale qui se soigne uniquement par un changement existentiel radical : changement d'être-au-monde, de relations, de profession, de lieu de vie, de métier, de conjoint, ou de tout ce qui entrave le plein épanouissement de soi.

«L'existence humaine est une absurdité», dit sans ambages Erich Fromm. Dès lors, si on ne lui donne pas de sens, elle n'en aura pas. Or une vie insensée génère des pathologies : souffrances, mauvaise conscience, angoisses, somatisations diverses et multiples, peurs, inquiétudes, déraison. La psychanalyse peut aider à donner un sens à son existence ; y contribue, elle permet à chacun d'envisager un «connais-toi toi-même» sur le mode socratique.

Tout ceci pourrait donner l'impression de n'entretenir aucune relation avec Freud et sa découverte. Mais pas tant que ça, car «si nous avons à l'esprit son projet général de faire accéder ses patients à un niveau maximal de lucidité et de raison, l'idée d'une psychanalyse comme méthode de guérison spirituelle, bien que tout à fait en opposition avec les hypothèses rationalistes de Freud, peut néanmoins se rapprocher du dessein le plus intime de son fondateur : non seulement guérir le patient de sa maladie mais lui ouvrir la voie au *bien-être*» - la psychanalyse comme voie d'accès à l'hédonisme ? La thèse n'est évidemment pas défendable chez les freudiens orthodoxes perdus dans leurs jeux philosophiques, conceptuels et verbeux, insoucieux de leurs patients. Mais en dehors de ce petit monde, pourquoi ne pas en examiner la pertinence ?

Si l'enfant manifeste une attraction vers la mère c'est pour des raisons moins prosaïques que les fictions freudiennes, parce qu'il doit la vie (accouchement) et sa survie (nourriture). Dès lors, l'attachement, le refus de la quitter, l'élection signifiée, renvoient moins au désir sexuel, version freudienne, qu'à l'envie de ne pas grandir, au désir d'éviter la confrontation avec la brutalité du réel.

Groddeck sombra dans la folie, puisqu'il intervint auprès d'Hitler pour lui expliquer que, dans le Reich, on persécutait des juifs et qu'il ne devait probablement pas être au courant de cet antisémitisme. Hitler ne répondant pas, il envoya une seconde lettre... Il croyait qu'Hitler n'était pas antisémite, que l'Allemagne avait besoin d'un chef, et que le Führer était légitime dans ce rôle. Par ailleurs, il voulait également éradiquer le cancer dans tout le pays. Pour ce faire, il sollicita une fois encore le concours d'Hitler...

Freud explique : le patient s'allonge sur un divan pour se détendre et se laisser aller, le relâchement a pour objet de lui permettre de concentrer sur sa tâche : les associations libres, le parler délié, la confiance contrainte ; le divan plonge dans un état de décontraction nécessaire pour restaurer l'état infantile propice aux livraisons d'informations anciennes et tenues cachées dans l'inconscient ; le psychanalyste est assis dans un fauteuil, derrière, pour ne pas voir son patient et ne pas être vu de lui, afin de ne pas lui fournir d'informations susceptibles d'entraver son expression libre ; il pourrait en effet interpréter telle ou telle mimique du visage, telle posture corporelle, une crispation, une tension, un sourcil froncé, comme autant de signes perturbant le flux libre de la parole ; l'analyste se tait, ne fait rien paraître, écoute : il ne touche pas son patient, ne lui manifeste aucun signe d'empathie ou d'antipathie : il arbore l'impassibilité marmoréenne nécessaire au bon fonctionnement de la relation. Freud recourt à une métaphore : le psychanalyste doit être avec son patient comme le chirurgien avec son malade : «Celui-ci, en effet, laissant de côté toute réaction affective et jusqu'à toute sympathie humaine, ne poursuit qu'un seul but : mener aussi habilement que possible son opération à bien» - on aura bien lu : *récusar toute sympathie humaine*.

Ferenczi embrasse ses patients quand ils entrent dans son cabinet et il peut même, en dehors de ce lieu qu'il ne croit pas sacro-saint, partager des activités en leur compagnie. Freud écrit : «Vous n'avez pas dissimulé le fait que vous embrassiez vos patients et que vous les laissiez vous embrasser» (13 décembre 1931).

Or, pour Freud, le baiser chaste signifie «une intimité érotique» injustifiable dans la relation analytique : pas question d'offrir ce genre de satisfaction à l'analysé. Puis Freud décide que, de fil en aiguille, ce baiser sera suivi de caresses impossibles à refuser, puis d'exhibitionnisme et de voyeurisme et autres «parties de pelotage» !

À cette «technique d'affection maternelle» revendiquée par Ferenczi dans son cabinet, Freud oppose la «brutale admonestation provenant du père». Puis il conclut en rappelant qu'il se place dans la position du Père et que l'analyse ne saurait s'installer dans celle de la Mère. On pourrait rétorquer à Freud que, revendiquer la place du Père dans une analyse, c'est jouer du registre affectif qu'il prétend pourtant éradiquer. Si l'on ne doit pas évoluer dans le registre affectif maternel pour cause doctrinale (empêcher le transfert), pourquoi s'installer dans le fauteuil du Père serait-il plus défendable ?

Ferenczi n'a pas aimé cette longue admonestation - on s'en doute. Le conflit entre les deux analystes s'aggrave avec le temps, car le Hongrois ne se contente pas de ces embrassades amicales, il lui arrive aussi parfois de verser une larme quand le récit de son patient lui paraît trop douloureux à entendre ! Ou bien encore, confidences pour confidences, il peut raconter à son patient des bribes de son enfance, des fragments de son passé psychique. Avec tel ou tel, il lui arrive même de passer un week-end en tout bien tout honneur - une hérésie totale pour Freud, bien sûr.

Le psychanalyste hongrois ne se contente pas d'une empathie viscérale qui pourrait être mise au compte de sa nature propre : il justifie ces comportements de façon doctrinale.

Saluer en l'embrassant son patient qui entre ou sort du cabinet, pleurer lors du récit d'un épisode vécu par lui sur le mode douloureux, échanger des souvenirs traumatiques partager du temps avec lui en dehors du cérémonial de cabinet, tout cela vise à restaurer la confiance perdue du patient. Ces gestes relèvent de l'ajustement théorique de la discipline : *recouvrer l'estime de soi*, voilà la condition nécessaire et suffisante à toute réussite thérapeutique.

Outre le recouvrement de l'estime de soi, cette pratique hétérodoxe selon les freudiens se propose également de produire une *intersubjectivité analytique*, ce que Ferenczi nomme une «analyse réciproque» : là où Freud croit l'analyste tout-puissant, légiférant comme un père à

l'endroit d'un patient infantilisé, Ferenczi affirme, hérétique en diable, que l'analysé contribue à l'analyse de l'analyste autant que l'inverse ! L'entreprise analytique n'est pas à sens unique, elle fonctionne en binôme. La mort à l'âge de soixante ans de Sándor Ferenczi libère Freud d'un analyste par trop rebelle...